

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

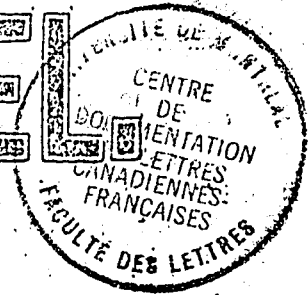
- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

054
M 543

Canadienne

LE MENEESTREL

PARTIE LITTÉRAIRE.



Vol. I.

QUEBEC, 25 JUILLET, 1844.

No. 6.

SOMMAIRE:—NAPOLEON, (*Poésie*) ; LA JEUNE FILLE AU TOMBEAU DE SON AMANT ; L'ONCLE BERTAUD ; LE COFFRET D'EBÈNE.

Poesie.

NAPOLEON.

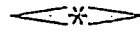
Cette pièce est une allégorie de la France représentée sous l'image d'une jeune cavale que Napoléon pousse à travers l'Europe, sans pitié, sans relâche, sur mille champs de bataille, jusqu'à ce qu'elle le désarçonne en tombant.

O Corse à cheveux plats, que ta France était belle
Au grand soleil de messidor !
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or ;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois,
Mais fière et d'un pied libre heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois.
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager,
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger ;
Tout son poil était vierge, et, belle, vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressés, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre et les tambours battants,
Pour champ de course alors tu lui donnas la terre,
Et des combats pour passe-temps.
Alors plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail.

Quinze ans, son dur sabot, dans sa course rapide
Broya les générations ;
Quinze ans, elle passa fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations.
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et comme une poussière
De soulever le genre humain,
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
Prête à fléchir à chaque pas,
Elle demande grâce à son cavalier corse,
Mais, bourreau, tu n'écoutes pas !
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse,
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents ;
Elle se releva : mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
Et du coup te cassa les reins.

BARBIER.

LITTÉRATURE CANADIENNE.



LA JEUNE FILLE AU TOMBEAU DE SON AMANT.

Le soleil vient de briller à travers les grands arbres de la forêt et répand une lueur dorée sur l'azur des cieux ;
L'oiseau gazouille sur les fleurs un hymne de gloire à l'astre naissant du jour et trouble seul le silence imposant de la nature ;
Le zéphyr caresse et balance mollement le feuillage verdoyant, et l'aurore, de ses lèvres de rose, dépose dans le calice des fleurs les perles humides de la rosée ;
Bientôt le villageois quittant sa chaumière

regagne les champs, le cœur gai, et chantant le refrain de son pays et de ses ancêtres ;

Le berger regarde avec complaisance son troupeau qui bondit devant lui et le laissant errer au gré de ses caprices, il fredonne doucement des louanges à sa bergère ;

La jeune fille elle aussi s'est levée avec l'aurore, et déjà, d'un pas léger, elle a gagné la prairie émaillée de fleurs, pour y traire le lait de ses chèvres.

Tout est gai dans la nature, tout est radieux comme le jour qui vient de paraître... Qui, en admirant le spectacle sublime et touchant de la campagne, dans une belle matinée d'été, et au milieu des sites pittoresques qui bordent notre Saint Laurent, n'a senti dans son cœur la douce émotion du bonheur et dans ses yeux une larme de reconnaissance ? Qui n'a adressé au Créateur de ces beautés un hymne d'admiration et de louange ?

La cloche du hameau vient de se faire entendre.

Le bon Pasteur sur le seuil du temple, attend ses enfans et les bénit avec tendresse ; et Dieu du haut de son trône jette sur eux un regard bienfaisant et leur prodigue ses grâces.

L'enceinte de la maison de Dieu est décorée avec un luxe inaccoutumé ; et les jeunes filles se pressent autour de la balustrade du sanctuaire, sans doute pour mieux contempler la cérémonie extraordinaire du jour.

Le prêtre est agenouillé sur les degrés de l'autel, les yeux fixés aux cieux et parlant avec Dieu. Et la foule attend avec impatience l'heure qui a déjà fui loin d'elle.

Enfin une jeune fille, la belle Céline, s'avance timidement, parée comme la vierge des amours, légère comme l'oiseau qui voltige. Elle est accompagnée du jeune Edmond qui semble vouloir la devancer et la regarde en lui souriant avec amour.

Céline et Edmond sont à peu près du même âge ; ils sont nés sous le même toit, ils ont reposé dans le même berceau. Comme ils doivent s'aimer ! Leur amour est pur comme celui des anges.

Ils viennent de s'asseoir à la table sainte. Céline promène ses regards autour d'elle ; elle aperçoit ses compagnes qui l'admirent et pa-

raissent vouloir partager son bonheur. Ses yeux se ferment doucement et se reportent ensuite sur son fiancé.

Et les vieillards à ce spectacle sentent couler leurs larmes ; car ce spectacle leur rappelle leur première jeunesse. un passé plein de bonheur dont ils ne conservent plus qu'un vague et triste souvenir.

Et le Pasteur se tourne vers la foule, il va parler, le silence est parfait : "approchez, mes chers enfans et que la paix du Seigneur soit avec vous ; venez courber vos têtes sous la main du Seigneur qui va bénir votre union.

"Comme il est beau le spectacle des fiancés sous la voûte de la maison de Dieu !

"Jeunes gens qui êtes ici, souvenez-vous que vous le donnerez à votre tour ; et ce jour si grand, si solennel paraîtra bientôt pour vous ; mais il s'écoulera vite ; et ce beau temps du jeune âge, comme il passera rapidement ! Je vois ici des vieillards qui comme vous, Edmond, ont été brillants de vigueur et de jeunesse, des femmes âgées qui avaient vos charmes et vos grâces, Céline. Rappelez-vous, mes enfans que ces grâces, ces plaisirs, ces joies de la jeunesse sont des fleurs qui ne voient le jour que pour mourir aussitôt. Tout disparaîtra ; et un jour, à l'exemple de ces vieillards, vous verserez des larmes de regret sur le passé et vous n'aurez plus rien à espérer de l'avenir qui devra bientôt cesser pour vous.

"Approchez, mes enfans, venez unir vos prières avec celle des anges ; venez prier Dieu de suivre avec vous la voie que vous vous êtes préparée."

Le Pasteur avait cessé de parler ; ses yeux s'étaient remplis de larmes, Céline en pleurant s'était retournée du côté d'Edmond... il s'était évanoui. Edmond avait été frappé des grandes vérités du Temps ; il était froid comme le marbre, son cœur battait violemment.

Une semaine plus tard, tout avait bien changé.

Un soir, après l'orage, la lune commençait à jeter ses pâles rayons sur le clocher du Village ; l'homme des champs venait revoir sa cabane, le bûcheron avait laissé sa cognée, le troupeau reposait dans la bergerie, l'oiseau avait cessé ses chants ; on n'entendait plus que l'eau qui

dégoûtait lentement des toits et le dogue qui aboyait dans lointain.

Une jeune fille, toute vêtue de noir, était penchée au pied d'une croix de bois dans le champ des morts.

C'était la belle Céline, Céline naguère si heureuse et si gaie, Céline qui, il n'y qu'une semaine, chantait des louanges à la vie, et pleurait aujourd'hui avec la mort.

Jeune fille, qui n'avez pas encore versé de larmes, qui n'avez suivi jusqu'à présent qu'une route semée de fleurs et de plaisirs ; laissez pour un instant les douces joies que vous goûtez et venez avec Céline méditer au bord de la tombe sur les terribles vérités du Temps.

Et Céline tenait embrassée la croix du tombeau et parlait aux mânes de son amant :

“ O Edmond, mon cher Edmond ! ta Céline est ici près de toi, penchée sur ta tombe ; elle t'appelle en pleurant, elle te tend les bras ; mais ta cendre est froide, tu ne t'éveilles point. O Edmond, que ton repos est touchant et terrible !

“ Le moindre objet te retrace à mes yeux ; je crois te voir et t'entendre partout et à chaque instant. Quant j'entends le vent murmurer à travers le feuillage, ou bien l'écho répéter des accents éloignés ; quand je vois l'ombre d'un arbre au coucher du soleil, ou bien celle d'un nuage au clair de la lune, je me dis : c'est mon Edmond ; mais non, tu ne t'éveilles point. Oh ! que ton repos est terrible et touchant !

“ O Edmond, qui eût dit que tu devais sitôt te flétrir ! cette belle jeunesse, cette gaieté, ce sourire qui ravissait ta Céline, qui eût pensé que tout cela devait passer si vite ! Et pourtant tu ne t'éveilles plus. Mais Edmond ne te souvient-il plus notre enfance, de nos jeux sous le vieux chêne du hameau de nos promenades sur le lac limpide, ou dans les bocages verdoyants ; dis-moi, Edmond, ne t'en souvient-il plus ? mais tu ne t'éveilles plus. Mon Dieu, que ton repos est long ! qu'il est touchant !

“ Ne te souvient-il plus mon bien aimé, de ces aveux, de ces promesses d'amour et d'amitié que nous nous faisons au coin du feu ; dis-moi le donc, Edmond, ne t'en souvient-il plus ? mais non, tu ne t'éveilleras plus. Ah ! que ton repos est terrible !

“ Et toi, mon cœur, pourquoi verser des larmes sur un passé qui ne peut revenir ?

“ Oh ! pardonne, Edmond, pardonne à ton amante trop malheureuse d'être venue troubler ton repos. Dors en paix, enfant de mes amours ; mais que ton repos soit bien-faisant, que la terre te soit légère !

“ Et toi, mon cœur, tu n'as plus rien à envier sur la terre, tu n'as plus qu'à t'occuper de vagues souvenirs, tu n'as plus qu'à pleurer. Pleure donc, ô mon cœur, pleure puis que c'est là ta destinée. ”

Et la jeune fille levait ses yeux au ciel comme pour adresser une nouvelle prière à l'Eternel, puis elle les reportait sur la tombe de son amant comme pour lui dire un dernier adieu.

O Céline, tu ne pleureras pas seule ; regarde là bas parmi les monuments funèbres, c'est le Prêtre du Seigneur, l'homme de toute consolation qui vient partager ta douleur.

Et la jeune fille s'était levée à la vue de son Pasteur ; et le vieux prêtre, s'étant approché d'elle, lui dit ;

“ Que fais-tu ici, ma fille, seule avec les morts ? Pourquoi toujours pleurer sur le néant des choses humaines ? Pourquoi vouloir arrêter le temps qui fuit et brise tout ? O ma fille ne viens plus t'entretenir avec la mort ; mais viens avec moi au pied des autels parler à Dieu ; lui seul chassera loin de toi un souvenir qui t'accable. Viens, ma fille, laisse la tombe pour le Tabernacle. ”

Et la jeune fille suivit respectueusement le Prêtre vers la maison du Seigneur.

Puis il y eût sur la jeune Céline un silence de deux ans après lequel on apprit qu'elle était entrée dans un Monastère.

PIETRO.

L'ONCLE BERTAUD.

Lucile et Octavie étaient assises l'une près de l'autre. Toutes les deux jeunes et belles, elles formaient un groupe ravissant. Lucile était petite, elle avait le teint un peu brun, l'œil vif et le sourire plein d'espièglerie ; Octavie était grande, blonde, blanche et rose. Mais, comme son amie, sa physionomie respirait une joyeuse franchise ; son grand œil bleu n'avait pas cette molle langueur habituelle aux blondes, il était

animé, brillant, décidé même. Elles n'étaient qu'amies, et on les eût prises pour les deux sœurs ; elles paraissaient avoir vingt ans, et elles étaient rieuses et innocentes comme des enfants. Cependant Lucile était mariée, mais depuis trois mois seulement, ce qui faisait qu'elle avait encore dans les gestes, dans le regard, quelque chose de pur, de naïf, de charmant, qui ne se rencontre que chez les jeunes filles. Lucile et son mari habitaient le premier étage d'une maison de la chaussée d'Antin qui leur appartenait. Octavie habitait, avec son père et sa mère, l'étage supérieur. Quant aux liens qui unissaient les deux ménages, les voici : M. Lartigues, le père d'Octavie, avait été pendant quatre ans le tuteur de Lucile, et l'avait mariée à Edmond Lartigues, son neveu bien-aimé, le fils d'une sœur qu'il regrettait encore, bien qu'elle fût morte depuis douze ans.

Lucile et Octavie, liées dès l'enfance par la plus tendre amitié, ne se quittaient presque pas, et, ce matin-là, le travail les ayant rapprochées l'une de l'autre, elles causaient tout bas en riant et en jetant de furtifs regards sur Edmond qui, assis à l'autre bout du salon, parcourait les journaux. Lui aussi, il interrompait fréquemment sa lecture pour arrêter un regard ravi sur les deux jolis visages qu'il avait en perspective. Tout à coup il jeta le journal qu'il tenait dans ses mains, et s'approchant de sa femme et de sa cousine ;

— Au diable la politique ! dit-il ; quand vous êtes là toutes deux, je ne sais plus un mot de ce que je lis.

— Ah ! tu ne diras pas que nous parlions haut, reprit Lucile en riant.

— C'est bien cela qui me chagrine, répondit Edmond, je fais tout ce que je peux pour entendre, et je n'entends rien.

— Tu n'as donc pas changé, mon cousin ? dit Octavie. Te rappelles-tu, quand tu étais petit, que mon père, ne pouvant te guérir de ta curiosité, te menaçait de te clouer l'oreille à la porte où tu étais toujours ?

— Il aurait dû me menacer d'une femme comme Lucile et d'une cousine comme toi, car vingt fois par jour, avec vos confidences et vos airs de mystère, vous me faites tourner la tête.

Octavie allait répondre, mais un domestique entra et remit plusieurs lettres à Edmond, qui en ouvrit quelques-unes et s'arrêta à l'une d'elles.

— Ah ! c'est de mon oncle Bertaud.

— Le Poitevin ? demanda Octavie en riant.

Mais Edmond ne répondit pas, il était devenu tout pâle.

— Ah ! mon Dieu ! qu'as-tu donc ? s'écria sa femme qui avait remarqué son trouble.

— Mon oncle qui avait juré de ne jamais revenir à Paris... lui qui voulait mourir dans sa terre de Poitou... il arrive !...

— Et c'est cela qui te bouleverse ainsi ? demanda Lucile avec surprise.

— Hélas ! hélas ! dit Octavie d'un ton piteux : adieu les riches cadeaux de nouvel an ! adieu l'héritage !

— Ah ! peu m'importe l'héritage ; grâce à la fortune de ma Lucile et à la manière dont je la gère, je me suis fait une magnifique position. Mais mon oncle Bertaud m'a élevé, enrichi, il m'a comblé de bienfaits ; mon pauvre père, à son lit de mort, m'a recommandé de respecter son frère comme lui-même de me soumettre à toutes ses volontés, et d'un seul coup je vais passer pour un ingrat, perdre son amitié... Il est bon, sans doute, mais il est vif, emporté... le premier moment va être terrible !

— Ah ça ! mais d'où vient cet effroi ? demanda encore Lucile qui regardait attentivement Octavie et son mari. Qu'as-tu donc fait pour redouter ainsi l'arrivée de ton oncle ?... au fait, tu n'as jamais voulu me laisser voir de ses lettres, mais qu'est ce qu'il y a donc ?

— Il y a, ma Lucile, qui j'ai voulu être heureux à ma manière, et qu'il voulait que je le fusse à la sienne : je ne sais pas comme t'expliquer cela.

— Mon Dieu ! c'est tout simple, dit vivement Octavie qui était restée plongée dans ses réflexions. Tais-toi, Edmond, je vais tout raconter à Lucile, et après cela je te dirai que j'ai un moyen de tout arranger.

— Un moyen ? parle vite !

— Tout à l'heure ; tu es toujours trop curieux : c'est d'abord à Lucile que je parle. Tu sauras, ma chère Lucile, que, ton mari et moi, nous nous sommes très-peu quittés jusqu'à ce qu'il entrât comme pensionnaire au collège. Il avait alors quinze ans, et les jeudis et les dimanches nous reprenions les joyeuses parties de plaisir que ses graves études interrompaient. L'oncle Bertaud habitait alors Paris, et il m'aimait follement : je ne sais trop pourquoi, car j'étais bien la plus malicieuse petite fille qui fût

au monde. Puis il partit pour le Poitou, où il avait un fort beau bien ; il lui prit un grand plaisir pour la campagne, un grand dégoût pour Paris, il ne revint plus. Quand Edmond eut vingt ans il le rappela près de lui et ne nous le revoya que quatre ans après. Alors tu étais devenue ma sœur : la mort de ton père t'avait faite la fille du mien ; nous étions toujours ensemble, et tu sais l'effet que tu produis sur Edmond à la première entrevue, ce fut électrique. Huit jours après, mon père me fit venir dans son cabinet et m'annonça solennellement que l'oncle Bertaud s'était mis en tête de me faire épouser mon cousin. Je dis ni oui ni non, j'étais bien aise de réfléchir. Edmond vint me rejoindre au salon, il se plaça devant moi et me d'un air très-triste, ce qui était peu flatteur pour moi :

—“ Cousine, mon oncle Bertaud veut que je t'épouse.

—“ Je le sais, mon cousin. Après ?

—“ Après, . . . dit Edmond, en caressant son chapeau d'un air passablement embarrassé, c'est que je crains de ne pas t'aimer autant que tu mérites de l'être.

—“ Oh ! je ne suis pas difficile. Après ?

—“ C'est qu'enfin, reprit ton mari avec effort, j'en aime une autre . . . J'aime Lucile.

—“ Bien vrai ? m'écriai-je : eh bien ! tant mieux, car je t'avoue que je n'aime personne, et que je ne t'aime pas plus que les autres : je serais enchantée que tu épouses Lucile.

—“ Oui ; mais, me dit-il, comment faire ? Mon oncle, si je lui désobéis, ne voudra plus me voir. J'ai essayé de mettre ton amour en doute, afin de ne m'engager que conditionnellement ; il m'a affirmé que tu m'aimais, que tu ne pouvais faire autrement que de m'aimer, qu'il n'accepterait pas cette excuse, et que si le mariage ne se faisait pas, il ne me reverrait de la vie.”

—“ Quand je sus cela, je formai un projet fouinoui. Il fallait gagner du temps et préparer l'oncle Bertaud à nos changements de projets. Il ne devait point venir pour le mariage ; je suppliai mon père de se prêter, pour quelques mois seulement, à un innocent stratagème ; tu ne devais rien savoir de tout cela, Lucile : tu épousas mon cousin, et lendemain on écrivit à l'oncle Bertaud que moi, Octavie Lartigues, j'étais devenue sa nièce.

—“ Je te dois donc le bonheur ? dit la jeune femme avec sentiment. Et toi, mon Edmond,

tu as ainsi risqué l'affection de ton second père pour t'unir à Lucile ! Mais aujourd'hui, qu'as-tu fait ?

—“ Que faire ? reprit Octavie, continuer nos rôles. Laissez venir l'oncle Bertaud, et pendant quelques jours je prendrai le nom de mon cousin ; je jouerai la dame, et tu joueras la demoiselle. Seulement, ne t'avise pas d'être jaloux. Tu te feras bonne et angélique (ce qui te sera facile) vis-à-vis de l'oncle ; moi, je me serai capricieuse, fantasque et folle (ce qui ne me sera pas impossible), afin de lui déplaire. Et puis après, à la grâce de Dieu, le ciel nous inspirera quelque bon moyen de sortir d'embarras.

—“ Quelle folie ! dit Edmond. Mais tout nous trahira.

—“ Nous prendrons nos précautions. Mon père est en voyage ; je réponds de maman pour se prêter à notre comédie. Je me charge de tout. Notre oncle retrouvera son espionnage d'il y a dix ans, et nous verrons.”

Les deux jeunes époux, après plusieurs observations toutes réfutées victorieusement par la rieuse Octavie, consentirent en tremblant. Huit jours après, on attendait M. Bertaud. Mme Lartigues s'était prêtée d'assez bonne grâce à cette supercherie : les domestiques avaient leur leçon faite ; quelques amis intimes étaient dans le secret, entre autres un certain Gervais, grand ami de collège d'Edmond et qui venait très-souvent chez lui ; les connaissances et les étrangers étaient consignés pour huit jours.

Le soir, Edmond alla recevoir son oncle à la descente de la diligence. Bertaud l'embrassa cordialement, lui adressa vingt questions sur Octavie, sur lui-même, en remêlant toutes ses phrases de recommandations au sujet de ses malles, de ses paquets, ce qui empêchait Edmond de lui répondre. Une heure après, l'oncle et le neveu entraient dans le salon où Mme Lartigues, Octavie et Lucile les attendaient. Bertaud tendit les bras à Octavie, qui vint s'y jeter de fort bonne grâce, et les premiers mots échangés, elle se hâta de lui présenter sa chère Lucile. Bertaud la salua en l'examinant attentivement, et il parut émerveillé de sa jolie figure. Dès ce moment, il se vit l'objet des soins les plus touchants ; les deux amis rivalisaient d'attention. Octavie le faisait asseoir

dans un fautenil à la Voltaire; Lucile glissait un tabouret sous ses pieds.

— Mon oncle, disait Octavie, vous devez être fatigué : reposez-vous bien ; vous êtes ici chez vous.

— Approchez-vous du feu, monsieur ; vous avez froid peut-être, reprenait Lucile de sa voix caressante.

— Merci ! merci ! répétait Bertaud, ravi..... Vous êtes deux anges... Tout ce que je vous demande, c'est un bon souper, car je meurs de faim.

Les deux amies s'élançèrent ; mais Lucile, plus prompte, disparut pour donner des ordres, et Octavie revint se placer près du voyageur, qui sourit en lui disant :

— Allons, ma belle nièce, votre amie est plus adroite que vous ; mais je ne m'en plains pas, puisque vous me restez.

Cinq minutes après, Lucile rentra, suivie d'un domestique, qui déposa sur une table un souper confortable auquel Bertaud fit largement honneur, tout en causant avec Mme Lartigues, en félicitant son neveu—qui faisait triste contenance,—en souriant à Octavie, et en regardant avec une intention toute flatteuse la charmante Lucile.

L'oncle Bertaud n'avait pas plus de quarante-trois ans. Il était fort bien encore ; son visage était franc et ouvert ; ses yeux, à fleur de tête, donnaient à sa physionomie un caractère très-expressif ; ses cheveux étaient encore d'un beau noir, sa tournure dégagée et ses manières empreintes d'une franchise un peu brusque, qui ne manquait ni de grâce ni d'originalité. Il était resté célibataire ; mais on affirmait qu'il n'avait quitté Paris depuis huit ans que parce qu'il avait été indignement trompé par une belle veuve qu'il voulait épouser. Le fait est que depuis cette époque, il s'était montré adversaire acharné du mariage, et qu'il parlait des veuves avec une singulière irrévérence.

Le lendemain de son arrivée chez son neveu, tout allait pour le mieux, et il témoignait vivement toute sa joie. Il était fort content d'Edmond qui lui avait déjà fait entrevoir le bon état de ses affaires ; charmé d'Octavie qu'il trouvait beaucoup moins moqueuse et moins légère qu'autrefois ; mais il paraissait surtout enchanté de Lucile qu'il écoutait parler en lui témoignant une véritable admiration. Lucile ne

pouvait se tromper sur l'effet qu'elle produisait ; elle redoubla d'attention, d'innocentes coquetteries pour achever de séduire cet oncle si redouté. Elle se faisait si aimable, si prévenante et si tendre, qu'Edmond en devint presque jaloux. La journée n'était pas achevée, qu'il avait surpris deux ou trois fois, avec inquiétude, le regard admirateur que Bertaud arrêta sur Lucile. Il s'était même approché pour entendre, hélas ! des mots flatteurs, des compliments fort élégamment tournés. Le pauvre Edmond pensa que son oncle était encore bien jeune, que sa femme se montrait bien coquette, et il commença à se repentir du rôle qu'il avait accepté !

Il n'avait encore qu'effleuré les inconvénients de sa position. Son excellent ami Gervais vint passer la soirée avec lui. Il salua emphatiquement Octavie du titre de *madame*, causa longuement avec Bertaud qu'il connaissait, du bonheur d'Edmond, et sans trop d'affectation, il se rapprocha de Lucile et s'occupa d'elle.... ; il s'en occupa beaucoup trop selon Edmond. Pendant un instant même, il paraissait si absorbé dans sa *visserie* intime, que le pauvre mari laissa échapper un mouvement d'impatience. Il se rapprocha brusquement de son ami, et, le sourire aux lèvres, ce sourire plein d'angoisse du mari jaloux, il le plaisanta assez gauchement de son empressement près de Lucile.

— Est-ce que cela te fâche ? demanda Gervais à mi-voix, d'un air d'innocente surprise.

— Moi... ? mais pas du tout, répond Edmond en s'efforçant de rire.

— A la bonne heure, car ce que j'en fais c'est pour t'aider à mieux tromper ton oncle et éloigner tout soupçon.

Tu es trop bon, en vérité..., balbutia Edmond qui dut se retirer, sous peine de toucher au ridicule ; mais cette soirée lui parut horriblement longue.

Enfin, tout le monde se retira, et Edmond conduisit son oncle dans sa chambre à coucher.

— Ma foi, dit Bertrand, en serrant la main de son neveu, je ne me suis jamais trouvé aussi heureux que chez toi, et j'y resterai longtemps.

Edmond étouffa un soupir.

— N'es-tu pas bien heureux, continua Bertaud, que je t'aie fait épouser Octavie ? où au-

rais-tu trouvé une femme plus aimable, plus spirituelle ?

—Oh ! dit vivement Edmond, il y en a beaucoup, mon oncle, qui ont ses brillantes qualités, et qui même...

—Peste ! comme tu y vas, beaucoup ! Eh bien ! monsieur mon neveu, je suis bien plus vieux que toi, ce qui n'est pas le meilleur de mon affaire, et je n'en ai pas rencontré qui la valût... ah ! excepté pourtant Mlle Lucile, son amie.

—Oh ! n'est-ce pas, mon oncle, dit Edmond qui oubliait ses premiers soupçons jaloux, que Gervais d'ailleurs avait détournés en les appelant sur lui, n'est-ce pas qu'elle est charmante ?

—Charmante, en effet.

—Et de l'esprit !

—Comme un démon.

—Et une si belle âme ?...

—Si elle est aussi belle que ses yeux, c'est une femme parfaite... Mais aussi, n'as-tu pas remarqué ce soir... ton ami, M. Gervais... il s'occupait d'elle d'une manière... Je me trompe fort, ou il en est sérieusement amoureux.

—Ah !... vous... vous croyez, mon cher oncle, balbutia Edmond tout déconcerté.

—Parbleu ! cela se voit de suite. Lorsqu'il lui parle, il prend une voix si douce, si caressante... Il faudrait être aveugle ou mari pour ne s'apercevoir de rien. Je crois même que la jeune personne n'est pas tout à fait insensible à ses soins.

—Mais c'est impossible ! mon oncle, s'écria Edmond pâle et tremblant.

—Impossible... pourquoi ? demanda Bertaud avec surprise.

—Je... ne sais... mais... il me semble...

—Tout cela est tellement possible qu'au moment où Gervais remettait un album à la jolie Lucile, j'ai cru voir qu'il cherchait à prendre sa main.

—Vous avez vu ?

—Je n'ai pas vu, j'ai cru voir.

—Mais ce serait infâme cela ! s'écria Edmond perdant toute prudence.

—Ah ! ça, qu'est-ce donc qui te prend ? Parce que Gervais ferait la cour à Mlle Lucile, ce serait infâme ? mais tu es fou. Je ne vois rien là qui ne soit très-naturel. Après cela je me suis peut-être trompé ; mais je m'en assurerai.

—Oui !... oui, mon oncle, et vous me direz tout.

—Comme te voilà ému, et qu'est-ce que tout cela te fait ?

—Oh ! rien..., rien..., mais... ma femme s'intéresse beaucoup à cette jeune personne..., et je... je serais désespéré qu'elle fit un mauvais choix !

—Va te coucher, mon neveu. Occupe-toi, de ta femme, ne la néglige pas, de peur qu'un plus adroit ne vienne la consoler... Il n'est jamais bon de jouer avec le feu, le plus fin peut se brûler. Bon soir, mon neveu.

—Bon soir, mon oncle."

Edmond rentra chez lui : Lucile l'attendait. "Eh bien ! mon Edmond, tu es resté longtemps avec ton oncle, que t'a-t-il dit ?

—Oh ! peu de chose..., mais je suis las de toute cette comédie, et demain je lui révélerai tout.

—Demain ! y penses tu, dit la jeune femme avec vivacité : t'exposer à sa colère, tandis qu'en attendant, et me faisant bien bonne pour lui, je puis m'en faire aimer, et l'amener ainsi à nous pardonner. Quest-ce donc qu'une contrainte de quelques jours pour assurer le succès ?"

Edmond arrêta sur sa femme un regard profondément scrutateur, qu'elle supporta sans se troubler le moins du monde ; il se sentit un peu rassuré. Pourtant, il trouva qu'elle avait bien mis de l'empressement à demander qu'on prolongeât une situation qui lui paraissait si dangereuse, et il se promit d'attendre en effet, non plus pour ménager son oncle, mais pour éclaircir ses soupçons.

Deux ou trois jours se passèrent, et Gervais était d'une assiduité désespérante. Sous prétexte qu'il n'était pas encore remis de la fatigue du voyage. Bertaud ne sortait pas du salon où Mme Lartigues, Octavie et Lucile lui tenaient fidèle compagnie. Le supplice était grand pour le pauvre Edmond qui ne pouvait adresser une parole à Lucile, que son oncle ne vint se placer entre eux. Puis Gervais arrivait ; pour distraire Bertaud il se mettait au piano et chantait des duos avec Lucile. Edmond n'était ni musicien, ni chanteur : jugez s'il enrageait. Un fois entre autres, Gervais et Lucile chantaient un duo de la *Norma* ; le malheureux époux éprouva une impatience tellement furieuse qu'il s'appuya à dessin sur une table à thé, chargée de ce vieux

Sèvres en si grande faveur aujourd'hui. Il la poussa, et les porcelaines roulèrent sur le parquet. Lucile poussa un cri d'effroi. Edmond avait brisé un magnifique déjeuner, mais au moins le maudit duo était interrompu et on ne le recommença pas : c'était tout ce qu'il voulait.

Le même soir, lorsqu'Edmond fut seul avec sa femme, il se promena de long en large, puis il vint s'asseoir près d'elle tandis qu'elle déroula sa belle chevelure.

« Que te disait donc Gervais ce soir ? dit-il en prenant le ton le plus aimable qu'il lui fut possible.

— Mais, je ne sais pas trop, répondit Lucile très simplement : il me parlait, je crois, de l'influence de la musique sur les sentiments. Je ne l'écoutais pas, j'écoutais ton oncle qui parlait à Octavie. »

Edmond garda encore un moment de silence :

« Mais, à propos d'Octavie, j'avais cru que Gervais lui témoignait autrefois plus que de l'admiration ? »

Et en disant cela, il cherchait à lire dans la glace, sur les traits de la jeune femme, quelque trace d'émotion. Mais en ce moment Lucile avait ramené sur son visage une partie de ses cheveux qu'elle tressait.

« Je l'avais cru aussi, reprit-elle, mais Octavie ne l'aime pas..., il n'oserait lui adresser ses hommages. Que dirait ton oncle puisqu'elle passe pour ta femme ? »

Edmond était au supplice : il se contentait pourtant et garda le silence ; mais s'endormant, il murmura : — Oh ! les femmes ! les femmes !

Le lendemain, il faisait un temps superbe, et Bertaud déclara qu'il voulait faire une promenade à pied. En un instant les trois dames furent prêtes, et, comme on allait partir, Gervais se fit annoncer. Edmond bénit en lui-même le désir de son oncle ; de cette façon du moins, Gervais allait être obligé de se retirer. Hélas ! sa joie fut de courte durée.

« Vous alliez sortir ? demanda Gervais.

— Mais oui, répondit Bertaud. Voulez-vous venir avec nous ?

— Avec plaisir. Mlle Lucile veut-elle accepter mon bras ?

Mais, dit Edmond qui devint tout pâle, tu as peut-être des affaires.

— Du tout ; et quand même j'en aurais, je les sacrifierais de grand cœur au plaisir que je me promets.

— Moi, reprit Bertaud, je prends le bras de ma nièce. Ma belle Octavie, vous serez mon Antigone.

— Allons, Edmond, dit en riant Mme Lartigues, il ne vous reste que votre tante. »

Edmond se mordait les lèvres jusqu'au sang, et pendant toute la promenade, ses yeux ne quittèrent pas Lucile et Gervais. Son traître ami parlait bas à sa femme, et bien que Lucile parût prêter peu d'attention à ses discours, Edmond n'en éprouvait pas moins une angoisse poignante. D'un autre côté, il s'apercevait qu'Octavie ne tenait pas ses promesses : loin de chercher à déplaire à l'oncle Bertaud, elle mettait une rare coquetterie dans ses manières avec lui, et puis, par moments, devenait rêveuse : sa voix prenait une inflexion douce et caressante, lorsqu'elle s'adressait à lui.

« Si c'est ainsi se disait Edmond avec colère, qu'elle pense me faire pardonner de n'avoir point eu d'amour pour elle, elle prend un singulier chemin. »

Mme Lartigues le força à demeurer un peu en arrière :

« Eh bien ! dit-elle, vous devez être content, mon neveu, tout va à ravir.

— Ah ! vous trouvez ? dit Edmond avec amertume, en regardant toujours sa femme et son ami. Moi, je trouve que cela va si bien que, dès aujourd'hui, je dis tout à mon oncle.

— Mais vous êtes fou, Edmond ; vous ne pensez pas ce que vous dites. Je ne veux pas que vous compromettiez ainsi le succès. J'ai eu assez de peine à me décider à servir vos projets ; je n'ai pas envie d'avoir fait pour rien de telles concessions. Je vous défends d'en parler à votre oncle. »

Edmond ne répondit pas, mais son parti était pris. Il parvint à se rapprocher de Lucile et de Gervais, et ne les quitta plus. On rentra pour se mettre à table. Après le dîner, il s'approcha de son oncle et lui dit très bas :

« Demain matin, j'irai vous voir dans votre appartement, mon oncle : j'ai à vous parler.

— Cela se trouve parfaitement, reprit Bertaud, j'avais à te parler aussi, moi. »

Le lendemain matin, en entrant chez son oncle, Edmond sentait battre son cœur avec

violence : cependant il était bien décidé à tout lui avouer.

— Viens, lui dit Bertaud, assieds-toi, et cautions. Je vais te dire d'abord ce qui m'occupe ; tu parleras ensuite. J'ai, tu le sais, une assez belle fortune, quarante mille livres de rentes environ. Je t'en ai donné cinq en inscriptions sur l'Etat ; c'était mon cadeau de nocés ; tu as dû être content.

— Ah ! mon oncle, après tout ce que vous aviez fait pour moi, c'était beaucoup.

— Ne parlons plus de cela, tu le méritais : tu t'es marié selon mon goût, et moi aussi je suis content.

Edmond sentit une sueur froide glisser sur son front.

— Ecoute, continue l'oncle, dès aujourd'hui, je te donne ma terre du Poitou, qui rapporte, net d'impôts, quatorze mille livres de rentes. Il m'en restera vingt six mille dont tu me permettras de disposer selon mon bon plaisir.

— Mon oncle, l'intérêt n'a jamais été pour rien dans l'affection que je vous ai vouée, vous me faites trop riche, et je ne mérite pas...

— Attends donc, je n'ai pas tout dit. Je n'ai que quarante-trois ans, le célibat commence à m'en peser, le tableau de ton bonheur me tente, et... je me marie.

— Vous mon oncle !... et vous ne m'en avez rien dit en arrivant.

— Parbleu ! je n'en savais rien alors.

— Ah ! mon Dieu !... mais qui donc épousez-vous ? Vous n'avez vu ici que deux femmes, la mienne et...

— Et Lucile ; bien entendu que c'est d'elle que je suis amoureux.

— Mais c'est impossible !...

— Allons, encore de tes étranges impossibilités, comme lorsque je te disais que Gervais lui faisait la cour.

— Mais, mon oncle...

— Je sais bien qu'elle est un peu jeune pour moi... ou que je suis un peu vieux pour elle ; mais cela ne lui fait pas peur.

— Vous lui avez donc dit...

— Il fallait bien savoir si j'avais quelque chose à espérer, et maintenant je suis à peu près sûr de mon fait.

— Eh bien ! mon oncle, s'écria Edmond avec effort, je vous l'ai dit, ce mariage est impossible.

— Pourquoi donc cela, puisqu'elle me plaît et que je ne lui déplaîs pas trop ?

— Mais vous ne pouvez épouser... ma femme !...

— Ta femme !... Ah ! malheureux ! tu es donc bigame ! s'écria Bertaud avec un effroi comique.

— Non, mon oncle, répondit Edmond sans oser le regarder. Mais Octavie et moi, nous ne nous aimions pas d'amour, et... j'ai épousé Lucile.

— Ainsi, monsieur, vous m'avez indignement trompé !

— Mon oncle, dit Edmond d'un ton suppliant, vous vouliez mon bonheur, et le bonheur pour moi c'était l'amour de Lucile.

L'oncle Bertaud marchait à grands pas dans la chambre :

— Et comme si ce n'était pas assez de m'abuser quand j'étais éloigné, on continue cette coupable comédie devant moi !... Et vous n'avez pas songé, monsieur, que j'étais assez jeune pour connaître les passions ; vous n'avez pas songé que je serais inévitablement amoureux de cette charmante femme ! que j'y perdrais mon repos, mon bonheur ! voilà donc la récompense de mes soins, de mes bienfaits, de ma tendresse pour vous ! Aujourd'hui que je souffre, à qui irai-je me plaindre ? Ne se moquerait-t-on pas encore de ce pauvre oncle qui voulut être votre second père et que vous avez indignement joué ?

Edmond était atterré ; il avait été loin de prévoir ce dénouement. Il était si ému, si tremblant, qu'il se courba, sans répondre, sous la juste colère de son oncle. Mais ses genoux fléchissaient, et il fut obligé de s'appuyer contre un fauteuil.

Bertaud s'était arrêté devant lui, les bras croisés ; il contemplait son neveu, dont l'air désespéré lui fit sans doute pitié, car il reprit d'un ton plus doux :

— Allons, allons, est-ce que tu vas te trouver mal à présent ? Voyons, tout n'est pas perdu... après tout... ; si je ne puis épouser Lucile, j'épouserai peut-être Octavie.

— Ah ! mon Dieu ! mon oncle ! qu'est-ce que vous dites donc ? s'écria Edmond, en le regardant avec stupéfaction.

— Est-ce que c'est encore impossible ?

— Oh ! non, non... ; mais cette grande passion pour ma femme...

—Fou, dit Bertaud, en haussant les épaules, suis-moi.”

Edmond le suivit sans savoir s'il dormait ou s'il veillait. Ils entrèrent au salon où les trois dames étaient déjà réunies.

—Ma jolie nièce, dit Bertaud en allant à Lucile, permettez-moi d'user du privilège des oncles en vous embrassant. Maintenant je vous rends à votre mari.

—Quoi ! s'écria Lucile, vous savez...

—Je sais tout, et je vous pardonne : vous n'avez qu'à paraître pour cela. Ma chère madame Lartigues, j'ai trouvé que six jours de supplice et d'inquiétude punissaient assez ce mauvais sujet-là. Et vous, Octavie, vous pouvez me récompenser largement de mon indulgence.”

Octavie rougit beaucoup, mais elle rit avec une grâce charmante, en tendant la main à Bertaud :

—Mon cousin et ma sœur d'adoption seront heureux..., mais je n'ai pas le mérite de me sacrifier pour eux.

—En vérité dit Edmond, je ne puis comprendre...

—Deux mots t'expliqueront tout ; ton oncle, M. Lartigues, était chez moi, il y a quinze jours, il m'a tout dit. En arrivant, je savais votre secret ; la substitution me parut piquante, et, depuis six jours je m'amuse à tes dépens... aux tiens seulement, car ces deux dames étaient dans ma confiance.

—Ah ! mon oncle, vous êtes cruellement vengé... Ainsi, ajouta-t-il plus bas, vos insinuations sur Gervais...

Véritables folies ! Mais, règle générale, évitez dans les ménages les amis trop intimes.

—Merci, mon oncle, je profiterai de l'avis.

—Tu seras donc ma tante, dit Lucile en embrassant Octavie.

—Dans trois semaines, dit Bertaud. Oh ! point d'opposition, ma future belle-mère, à mon âge on est pressé d'être heureux.”

Le soir, on devait aller au spectacle. Gervais s'était chargé d'apporter un coupon de loge. Il arriva à sept heures ; on l'attendait pour monter en voiture. Comme il ignorait l'explication qui avait eu lieu, il s'approcha de Lucile avec empressement.

—Pardou, mon cher, dit Edmond en se plaçant entre lui et sa femme, dont il prit le

bras, mon titre est reconnu, et je reprends mes droits.

Gervais, un peu déconcerté, se retourna vers Octavie, mais là il trouva Bertaud qui prit la main de la jeune fille.

—Pardou, mon cher monsieur Gervais, mais si mon neveu reprend ses droits, moi j'entre dans les miens... Je vous présente ma fiancée.”

Gervais balbutia une phrase embarrassée, et, à son tour, il ne lui resta que Mme Lartigues.

Edmond rentra triomphant dans sa vie de bonheur et d'amour. Aussitôt après le retour de M. Lartigues, Bertaud épousa Octavie, qui se vanta souvent d'avoir le meilleur et le plus aimable des maris. Quant à Gervais, on ne le vit plus qu'à de rares intervalles chez son ami intime, et bientôt il cessa tout à fait d'y paraître.

CLEMENCE LALIRE.

LE COFFRET D'EBENE.

ESQUISSE DE MŒURS.

I.

—Ainsi, ma bonne Henriette, ton cousin sera de retour à Paris vers la fin du mois ?

—Oui, ma chère Clémence : sa dernière lettre, que mon père vient de recevoir, nous annonce son arrivée. Est-ce que cette nouvelle t'intéresse ?

—Elle m'intéresse pour toi.

—Je ne te comprends pas.

—C'est que tu y mets de la mauvaise volonté. Sois franche ; est-ce que ton cœur ne te dit rien ?

—Absolument rien.

Cependant, si j'ai bonne mémoire, on avait formé autrefois sur toi et sur ton cousin des projets...

—En effet, il était vaguement question d'un mariage de convenance. Arthur a vingt mille francs de rentes, j'en aurai peut-être le double un jour ; il n'en fallait pas davantage pour que mon père, qui affectionne beaucoup son neveu, nous jugeât faits l'un pour l'autre.

—Un mariage de convenance ! tu es modeste. Quoique nous fussions bien jeunes à l'époque où M. Arthur quitta cette maison pour

visiter l'Italie et la Suisse, où il paraît à la vérité ne s'être pas trop ennuyé puisqu'il a prolongé son voyage durant près de cinq ans, je me rappelle très bien qu'il te témoignait souvent plus de tendresse qu'on n'en peut exiger d'un parent éloigné.

—Quelle idée ! Il est mon cousin germain, et tu sais qu'orphelin de bonne heure, il a été pour ainsi dire élevé avec nous sous la tutelle de mon père. La fréquence et l'intimité de nos relations expliquent une familiarité réciproque, exempte de toute arrière pensée.

—Tu ne peux répondre de son cœur.

—Non, mais je puis répondre du mien.

—Il paraît que tu as toujours le goût difficile. Ton cousin est jeune, aimable, bien tourné, et même assez spirituel pour un rentier.

—Mon Dieu, je sais tout cela ; mais je ne puis souffrir son caractère positif. Il avait, à vingt ans, lorsqu'il est parti, la raison d'un homme de quarante. Si, comme je le suppose, cela n'a fait que croître et embellir avec le temps, ce doit être effrayant.

—Je ne trouverais pas grand mal à ce qu'il eût de la raison pour deux, je crois même qu'il n'y aurait rien de trop s'il t'épousait.

—Calculer, vois-tu, ce n'est pas vivre. J'ai me qu'on fasse honneur à sa fortune. Si j'étais la femme d'Arthur, il faudrait, pour lui plaire, viser toujours à l'économie, me priver du superflu, qui n'est pour moi que le strict nécessaire, car il est d'une mesquinerie scandaleuse. C'est au point que je me demande comment, malgré les raisons de santé qui ont motivé son départ, ce cher et peu magnifique parent a pu se résoudre à dépenser cinq ans de sa vie dans une oisiveté improductive, et je ne serais pas étonnée d'apprendre qu'il s'est uniquement nourri de laitage en Suisse et de macaroni en Italie pour concilier son inaction forcée avec son avarice.

Ton accusation est injuste ; tu fais un jeu de confondre un vilain défaut avec l'ordre et la prévoyance qui sont des qualités précieuses dans un mari, surtout dans le mari d'une femme prodigue.

—Prodigue !... comment ne le serais-je pas devenue ? Fille unique d'un banquier dont la fortune, sans être considérable, est, Dieu merci, très suffisante, n'ai-je point toujours vécu au sein du luxe et de l'abondance ? Mon bon père,

qu'un veuvage prématuré avait contraint de reporter sur moi toutes ses affections, s'est fait l'esclave de mes caprices les moins raisonnables. Rien ne lui a coûté pour les satisfaire. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? je l'ignore. L'année dernière encore au moment où sa présence à Paris était des plus nécessaires, n'a-t-il pas tout quitté pour nous conduire aux eaux de Baden, où je voulais aller ? N'a-t-il pas vendu avec perte sa maison de campagne que je trouvais triste pour en acheter une qui me plaisait davantage ? La rigidité du pensionnat aurait corrigé peut-être mon caractère mutin et volontaire ; mais, après trois mois d'épreuve, quand j'ai témoigné à mon père le désir de continuer mon éducation sous ses yeux, une compagne à mes côtés pour alléger les ennuis du travail, il a pleuré de joie à l'idée de n'être plus séparé de moi, et il a obtenu de tes parens, à force d'instances, la permission de t'associer à mes jeux et à mes leçons.

—C'est à cette bonté que j'ai dû les plus belles, et peut-être, hélas ! les seules belles années de ma vie.

—Tu es folle ! mon père n'est pas ingrat, il sait combien tu as toujours été affectueuse et indulgente pour moi : sois certaine que sa reconnaissance ne sera pas stérile. Tu me parlais des vagues projets qu'il avait formés jadis pour sa fille, mais toi-même, oublies-tu qu'il a conçu tout récemment à ton égard certaines idées...

—Oh ! des idées en l'air.

—Non pas ! Quand tu es partie pour visiter ta famille, les choses étaient très avancées, quoique je ne t'en eusse rien dit, et pour cause : mon père avait la parole de son premier commis, M. Pingrez, qu'il te destinait, et ils étaient d'accord sur le chiffre de la dot et sur les autres conditions.

—Mais je n'ai pas de dot !

—Il paraît que tu en avais une sans t'en douter ; vingt mille francs, je crois. Tout semblait terminé, il ne manquait plus que ta présence et ton consentement, lorsque je ne sais quelle circonstance imprévue, qu'on n'a pas voulu me dire, a fait ajourner ce beau projet.

—M. Renaud, dans la prévision de ton mariage avec le baron de Morois, avait eu la bonté de songer à mon avenir ; il s'était mis en tête de m'assurer, par cette union, une existence honorable et heureuse, sans doute, car un

homme aussi honnête que M. Pingrez ne peut être un mauvais mari : mais ton refus d'épouser le baron a renversé tous ces plans ; ton père a pensé que je devais être à l'abri de l'inquiétude puisque mon sort restait lié au tien.

— On dirait que tu regrettes ma détermination ; mais franchement, avec la meilleure volonté du monde, je ne pouvais me résigner à unir ma vie à celle d'un fat aussi insupportable que le baron de Morois. Mieux vaudrait mon cousin Arthur.

— Non, mon amie, je ne regrette rien. Ma sympathie pour M. Pingrez est basée sur l'estime qu'il inspire généralement, mais entre notre intimité et son alliance mon cœur n'eût point hésité.

— Au reste, j'espère que ton bonheur, si bonheur il y a, n'est que différé car M. Pingrez fait ton éloge avec un enthousiasme qui n'a rien d'exagéré, mais que je pourrais trouver impertinent pour moi si je ne me faisais un mérite du bien que l'on dit ma chère Clémence. A défaut de qualités qui soient personnelles, je m'identifie avec les tiennes. Tout ne doit-il pas être commun entre amies ?

— Oui, ma bonne Henriette, tu le veux ainsi, dit Clémence, en pressant affectueusement la main de sa compagne ; mais dans cette solidarité sympathique, tout le profit est pour moi :

« Pour ne pas laisser encourir aux deux amies une accusation de loquacité en faisant assister plus long-temps le lecteur à leur conversation intime, nous allons compléter aussi brièvement que possible les renseignements nécessaires à l'intelligence de cette histoire.

Henriette, enfant gâtée, avait la tête vive mais le cœur excellent. Son affection pour Clémence était sincère et plus délicate qu'on n'eût pu l'espérer, d'un caractère aussi altier, aussi despotique. A la vérité, Clémence était un ange de douceur, et, au besoin, de résignation et de dévouement. Ses plus jeunes années s'étaient écoulées dans la pauvreté, et depuis lors, le changement momentané qui s'était opéré dans son existence ne lui avait pas fait oublier ses mauvais jours.

Adonnée de bonne heure par goût et par nécessité de position aux soins du ménage, elle avait cherché à reconnaître la généreuse hospitalité dont elle jouissait en suppléant par sa vigilance et son activité à l'insouciance

d'Henriette. Admise dans la maison sous le seul titre d'amie, elle s'y était imposé spontanément les fonctions d'intendante et les remplissait avec beaucoup d'intelligence, heureuse d'acquiescer ainsi sa dette envers ses bienfaiteurs.

Arthur Renaud ne méritait, sous aucun rapport, le dédain que sa cousine affectait à son égard. Fils d'un négociant qui s'était enrichi péniblement, il connaissait le prix de l'argent et n'en usait qu'avec modération, mais sans lésinerie. Exempt d'ambition, il faisait peu de cas des plaisirs que promet la fortune, mais il tenait beaucoup à l'indépendance qu'elle procure. De là cette sage économie qui ne ressemblait en rien à l'avarice.

Quant à l'honnête banquier, c'était, comme l'a indiqué le langage de sa fille, un homme d'une nature douce et facile. La prospérité inouïe de ses premières opérations et le repos de sa conscience, précieux résultat d'une probité incontestable, lui avaient procuré une santé florissante, peut-être même trop florissante ; car, âgé de moins de cinquante ans, il avait déjà l'ampleur d'un député du centre à sa cinquième législature. Mais, comme tous les spéculateurs heureux, il avait puisé dans sa réussite une confiance qui ne tenait compte d'aucune difficulté et ne s'effrayait d'aucun obstacle. Ce n'était pas chez lui présomption vaniteuse, mais habitude du succès. Il faut dire aussi que bien peu de maisons étaient gérées avec autant de prudence et d'habileté que la sienne. Il y avait deux hommes dans M. Renaud, l'homme du monde frivole, insoucieux, ami du luxe et des fêtes ; le banquier grave, laborieux et très circonspect. Cependant, depuis quelque temps l'excellent père se consacrait presque entièrement à sa fille, dont il était fier, et il donnait souvent des fêtes splendides pour le seul plaisir de faire briller l'esprit et les grâces de cette charmante personne. Tout le fardeau des affaires était laissé à M. Pingrez, le premier commis, jeune homme de trente-deux ans à peine, mais d'une expérience précoce, d'un jugement sûr et d'une rare probité, digne enfin par sa capacité et par son dévouement, de la haute confiance dont il était investi. Mais, si l'activité et l'intelligence qui présidaient à toutes les opérations de la maison étaient les mêmes qu'au temps où M. Renaud les avait dirigées seul, les circon-

ces étaient bien différentes : des faillites imprévues, des sinistres inévitables avaient porté plus d'une rude atteinte à la prospérité de l'établissement.

Toutefois, son crédit n'en avait été que légèrement ébranlé, tant le passé inspirait de confiance dans l'avenir, et M. Renaud, qui, par les mêmes motifs, partageait cette dangereuse sécurité, n'attachait qu'une importance médiocre à ses désastres succédés, ou cherchait à s'étourdir par un redoublement de faste et de plaisirs, espérant toujours qu'il suffirait d'un souffle de la fortune pour dissiper tous ces nuages. M. Pingrez s'obstinait vainement à combattre ces illusions folles ; quand il présentait sous son véritable jour la situation critique de la maison, M. Renaud, soit aveuglement réel, soit besoin de s'aveugler, appelait le fidèle commis un prophète de malheur, et l'accusait d'assombrir le tableau.

Le mauvais accueil fait à ses remontrances affligeait M. Pingrez sans le rebuter, et, au risque d'une de ces disgrâces auxquelles on s'expose en disant les vérités qui déplaisent, il revenait souvent à la charge, tant pour l'acquit de sa conscience que dans le but de dessiller enfin les yeux de son patron. Cette obstination réciproque n'avait abouti qu'à jeter une froideur fâcheuse dans leurs relations, et M. Pingrez, de guerre lasse, aurait sans doute, malgré son affection réelle pour M. Renaud, résigné ses fonctions désormais si pénibles, s'il n'eût considéré comme une lâcheté d'abandonner son poste au moment le plus difficile.

Après trois mois d'une fluctuation funeste, le malheureux banquier, arraché enfin, mais trop tard, à sa trompeuse sécurité, essaya à son tour de combattre le mal et ne fit que l'aggraver. La crise que M. Pingrez avait trop bien prévue était imminente. Un nouvel accident la précipita. Une des maisons les plus considérables de Marseille suspendit ses paiements, et M. Renaud, qui était son principal correspondant, fut compris dans le passif pour une somme importante. Il avait tiré sur elle des lettres de change à courte échéance, et il fallait être en mesure d'en opérer le remboursement. Dès que la nouvelle de ce sinistre fut arrivée à Paris, M. Pingrez s'enferma dans le cabinet de travail, consulta les registres et le livre des correspondances, les dépouilla complètement, et après trois jours et trois nuits d'un travail à

peine interrompu, il pria M. Renaud de se rendre auprès de lui. Ce dernier, qui avait mis tout en œuvre jusqu'à ce jour pour dissimuler à sa fille les embarras de sa position, sortait du salon pour rejoindre M. Pingrez, au moment où s'entamaient les deux amis la conversation que nous avons rapportée plus haut.

Si M. Renaud, qui venait de se faire violence au point de sourire en passant devant sa fille, avait pu conserver une dernière lueur d'espérance, elle dut s'évanouir à l'aspect du visage sombre de M. Pingrez. Le malheureux banquier se laissa tomber dans son fauteuil et voulut jeter les yeux sur les calculs qui lui étaient soumis ; mais cette masse de chiffres sembla tourbillonner devant lui sans qu'il pût d'abord rien en saisir.

— Mon actif, dit-il enfin, n'était inférieur à mon passif que de deux cent trente mille francs.

— Oui, mais j'ai compris dans votre actif des créances douteuses.

— Mais vous n'évaluez qu'à cent vingt mille francs ma maison de campagne qui m'en a coûté cent quatre-vingt.

— J'ai fait la part de la dépréciation qui doit résulter nécessairement d'une vente immédiate et forcée, surtout quand cette vente se fait au comptant.

— Il me semble qu'en donnant hypothèque sur cette propriété, qui n'est point grevée, je trouverais la somme nécessaire pour faire face au paiement de la fin du mois.

— Oui ; mais cet expédient comblera-t-il le déficit qui s'agrandit chaque jour ? Ne craignez-vous pas, en aliénant ce gage important, de favoriser une ou deux personnes aux dépens de la masse des créanciers ?

— Alors, que dois-je faire ? demanda le banquier avec angoisse.

— Signez cet acte, répondit le commis en lui présentant un écrit qu'il avait jusque là dérobé aux regards de son patron.

M. Renaud le prit, et après l'avoir parcouru le jeta à ses pieds en s'écriant douloureusement.

— Que me proposez-vous là ? une faillite ; mais c'est ma ruine !

— Peut-être ; mais si vous tardiez ce serait une banqueroute ; une banqueroute frauduleuse, le déshonneur, entendez-vous ?

—C'est ma ruine, vous di-je, la ruine de mon enfant, de ma pauvre Henriette!

—Le mal est grand, mais il n'est pas irréparable, si la réhabilitation est au bout de vos sacrifices. Vous êtes encore dans la force de l'âge : vous avez de l'énergie, et de l'intelligence, l'avenir vous appartient ; mais si le sort doit encore vous trahir, ne vaut-il pas mieux donner en dot à votre fille un nom sans tache qu'une fortune honteuse ?

—Oui, vous avez raison, sauvons d'abord l'honneur ! Rendez-moi cet acte.

M. Pingrez le ramassa et le remit au banquier.

Oh ! je ne le pourrais jamais, reprit-il en froissant le papier.

—Croyez-vous donc que mon cœur ne saigne pas de la violence que je suis forcé de vous faire ? Mais vous ne devez plus compter que sur votre courage. Signez ce bilan, signez ; il le faut.

En achevant ces mots, M. Pingrez présenta à M. Renaud une plume que celui-ci saisit convulsivement, et il lui indiqua du doigt la place où la signature devait être apposée.

Le banquier se pencha pour accomplir le triste sacrifice, mais soudain il balbutia d'une voix saccadée :

—C'est singulier...ma vue se trouble...mes idées...j'étouffe!

Et la plume s'échappa de ses mains, et sa tête s'affaissa sur sa poitrine.

M. Pingrez le questionna et n'obtint pas de réponse ; il saisit la main pendante, elle était raide et inerte. Il agita violemment la sonnette en criant de toute sa force :

—Du secours ! vite ! un médecin !

A ce bruit, les deux amies accoururent vers le cabinet. Henriette y arriva la première ; mais M. Pingrez, qui, à son approche, s'était jeté au devant d'elle, lui barra le passage.

—N'entrez pas, mademoiselle, lui dit-il, au nom du ciel n'entrez pas ! Votre père est... indisposé ; votre présence...l'émotion...pourraient...lui être funestes. Et en même temps il faisait signe à Clémence d'entraîner son amie.

: Pendant que cette lutte se prolongeait, les gens de service avaient envahi le cabinet, et on avait requis en toute hâte le médecin le plus voisin, qui s'était empressé de prendre possession de son nouveau client. Plusieurs saignées

consécutives furent pratiquées sans autre résultat que deux ou trois gouttes d'un sang noir.

M. Pingrez, dévoré d'inquiétude, crut pouvoir profiter d'un moment où Henriette paraissait plus calme et plus résignée, pour s'assurer de l'état du malade ; mais à peine eut-il fait quelques pas que, se dégageant des mains de Clémence, elle entra derrière lui, dans le cabinet, sans qu'on pût l'arrêter, et se précipita vers son père qu'elle étreignit violemment. Bientôt la pauvre jeune fille recula terrifiée ; elle venait d'embrasser un cadavre.

M. Renaud avait succombé à une attaque d'apoplexie foudroyante.

Le soir du même jour, une chaise de poste entra dans la cour de l'hôtel. Arthur Renaud, qui avait devancé l'époque assignée à son retour, arrivait le cœur joyeux à l'idée de revoir son oncle et sa cousine.

Il ne revit que sa cousine.

II.

UNE LIQUIDATION.

Arthur, qui se considérait comme le tuteur naturel de sa cousine, se fit mettre au courant des affaires de son oncle et frissonna comme lui à l'idée d'une faillite. Il eut de longues et nombreuses conférences avec M. Pingrez, conférences, dont le secret fut religieusement observé de part et d'autre. Pendant quelques jours les retards de paiement furent attribués à la perturbation momentanée qui devait résulter de la mort subite de M. Renaud ; car nul ne soupçonna la cause, en effet très invraisemblable, de cet accident. Il eût fallu connaître bien peu notre époque, pour deviner qu'un banquier pût mourir de désespoir à la perspective d'une faillite, quand on en voit tant d'autres qui n'en vivent que mieux.

Des mesures promptes et décisives permirent bientôt de pourvoir aux besoins les plus urgents ; les créanciers impitoyables furent payés intégralement ; d'autres, moins défiants et plus raisonnables, se contentèrent provisoirement de bonnes garanties et accordèrent des délais qui rendirent la liquidation plus facile et moins ruineuse. On recouvra le montant de plusieurs

créances arriérées qui eussent presque toutes été perdues dans une catastrophe, et on vendit assez avantageusement, à la longue, les principales propriétés dont se composait la succession, et qu'une vente plus prompte eût frappées d'une baisse considérable.

Henriette, qui, récemment entrée dans sa majorité, avait conféré à son cousin ses pleins pouvoirs, et que son insouciance avait rendue presque entièrement étrangère à toutes ces négociations, apprit un jour de la bouche d'Arthur, avec une surprise mêlée de quelque désappointement, que l'honneur de son nom était désormais à l'abri de toute atteinte et que les débris de la fortune paternelle sauvés du naufrage se réduisaient, selon elle, s'élevaient, selon lui, à la somme de deux cent quarante mille francs. Elle reçut ces communications comme un coupable résigné, subit la lecture de son arrêt, et remercia son cousin du bout des lèvres, comme pour la forme. Ce froid accueil déconcerta le jeune homme, qui, sans vouloir faire parade de son zèle et de ses services, avait été du moins bien éloigné de s'attendre à voir son dévouement méconnu et l'utilité de son intervention mise en suspicion, lors qu'il se flattait d'avoir obtenu, nous saurons plus tard à quel prix, un résultat inespéré. L'ingratitude d'Henriette s'aggrava dans le cœur d'Arthur de toute l'affection qu'il lui portait, et en la quittant il sentit une larme mouiller ses yeux. M. Pingrez le rejoignit à sa sortie du salon, et lui serrant la main avec une franche cordialité :

— Eh bien ! vous venez de voir Mlle Henriette ; que vous a-t-elle dit ? Elle doit être bien heureuse, n'est-il pas vrai, de cette admirable liquidation ? Elle vous a sans doute exprimé chaleureusement sa reconnaissance ? Vous en êtes encore tout attendri.

— Détrompez-vous, mon ami, répondit tristement Arthur ; ma cousine ignore combien la situation de mon pauvre oncle a été désespérée ; elle ne peut nous savoir beaucoup de gré d'une intervention dont elle n'est pas à même d'apprécier l'efficacité. Ses remerciements ont donc été proportionnés au peu d'importance qu'elle attribuait à nos services ; et d'ailleurs ne suis-je pas récompensé au-delà de mes vœux par le plaisir de lui avoir rendu l'aisance et la tranquillité ?

— Oui, mais cela ne suffit pas : je serais coupable de prolonger l'erreur de Mlle Henriette,

erreur qui seule a causé son ingratitude involontaire. Je connais la noblesse de son cœur ; il n'en sera pas ainsi dès qu'elle saura tout ce que vous avez fait pour elle.

— Elle ne le saura jamais.

— Quoi ! vous voulez...

— Je veux que vous teniez votre serment. Vous m'avez juré de garder le secret.

— Ainsi, cette hypothèque que vous avez donnée...

— Je désire qu'il n'en soit jamais question.

— Oh ! vous êtes le meilleur des hommes, et je regrette beaucoup d'avoir promis de ne le dire à personne. Cela m'étouffe déjà.

— Assez sur ce chapitre, interrompit Arthur en souriant ; nous avons à causer de choses sérieuses et qui vous concernent. Voulez-vous que nous passions dans mon appartement ?

M. Pingrez fit un geste d'assentiment et suivit le cousin d'Henriette.

Au bout de quelques instants ils étaient assis en face l'un de l'autre. Arthur parla le premier :

— Enfin, dit-il, nous voilà débarrassés de cette maudite liquidation !

— Grâce à vous.

— Grâce à tous deux et aux circonstances.

— C'est-à-dire à vos sacrifices.

— Vous oubliez déjà que nous étions convenus de ne plus parler de moi. Je vous rappelle à l'ordre.

— Continuez donc, je vous écoute.

Arthur reprit d'une voix qu'il s'efforça de rendre solennelle, comme pour compenser par cette gravité la différence d'âge et surtout d'expérience qui existait entre lui et son interlocuteur.

— J'ai une proposition à vous faire, mon cher monsieur Pingrez.

Le commis s'inclina en signe d'acquiescement. Le jeune homme poursuivit :

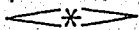
— Vous jouissez d'une confiance légitimement acquise par dix ans d'une gestion habile et irréprochable.

— Le résultat ne témoigne pas en ma faveur, objecta en soupirant M. Pingrez.

— Vous avez puissamment contribué à la prospérité première de la maison ; les revers ne sont pas votre ouvrage ; vous étiez asservi à une volonté supérieure. Mon pauvre oncle, dont je ne cesserai jamais d'honorer la mémoire, a été la victime d'une aveugle sécurité

que, loin de la partager, vous avez toujours combattue. Les dépenses exagérées et les opérations aventureuses qu'il a si chèrement expiées sont des fautes personnelles dont la responsabilité ne doit pas vous atteindre. Ne pourriez-vous, libre désormais de toute influence pernicieuse, continuer les affaires pour votre propre compte ?

(A continuer.)



QUEBEC, 26 JUILLET 1844.

Nous publions aujourd'hui un essai littéraire d'un de nos jeunes amis qui a tort, suivant nous, de voiler son nom sous un pseudonyme.— Nous nous abstenons de tout éloge et de toute critique au sujet de cette production, vu que cela n'est pas dans notre plan : nous laissons cette tâche à d'autres.

Avec notre numéro de Jeudi dernier nos Abonnés ont dû recevoir la partie musicale de notre feuille, contenant

LA VALSE DU MENESTREL

composée par C. Sauvageau, une Romance intitulée :

N'oubliez pas que je vous aime,

musique de F. Bérat, et de plus un solo pour violon, composé sur le motif d'Auld Robin Gray.

Nous donnerons huit pages de musique Jeudi prochain.

✉ AUX CORRESPONDANTS. ✉

Nous accusons la réception de la lettre "D'UN DE VOS SOUSCRIPTEURS," de Montréal. Nous lui offrons nos remerciements pour l'intérêt qu'il témoigne en faveur de notre publication ; mais nous ne croyons pas devoir reproduire la Romance qu'il nous a envoyée, toute belle qu'elle soit, cette Romance étant connue, ici du moins, de tout le monde, et répétée par tous les orgues de Barbarie et les sérinettes qui nous assomment du matin au soir de leur mélodie.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE MENESTREL paraît tous les Jeudis. Il se compose de vingt pages, grand octavo, dont seize sont exclusivement consacrées à la partie Littéraire, et les quatre dernières à la Musique. L'année sera divisée en trois volumes, dont deux de Littérature, de 416 pages chaque, et un de Musique, de 208 pages.

Les conditions sont, outre les frais de poste, de TROIS PIASTRES par année, payable par semestre et d'avance. Cette dernière condition est de rigueur. On ne peut souscrire pour moins d'une année.

Toutes communications doivent être adressées, franchises de port, à PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires. Bureau, à l'encoignure des Rues du Parloir et des Jardins, vis-à-vis la Chapelle des Dames Ursulines, Haute-Ville.

Les Messieurs suivants qui ont bien voulu se charger de l'Agence du Ménestrel, sont autorisés à recevoir les noms des souscripteurs, à percevoir le montant de l'abonnement, et à en donner des reçus en conséquence.

M. M.	G. N. Gosselin,	- - - - -	Au Bureau de l'Aurore, Montréal.
	J. Bte. Saint-Denis,	- - - - -	Saint-Hyacinthe.
	Louis Berlinguet,	- - - - -	Boucherville.
	H. Garneau,	- - - - -	Rivière du Loup (en haut).
	Antoine Bureau,	- - - - -	Trois-Rivières.
	Louis Balté,	- - - - -	Deschambault.
	Wolfred Launière,	- - - - -	Saint-Michel.
	George Tanguay,	- - - - -	Saint-Gervais.
	George Couillard, E. D.	- - - - -	Saint-Thomas.
	T. Chapais, N. P.	- - - - -	Rivière-Ouelle.
	Horace Pinet, N. P.	- - - - -	Kamouraska.
	Cléophe Cimon, N. P.	- - - - -	Malbaie.
	Arthur Chamberland, N. P.	- - - - -	Rivière du Loup (en bas).
	J. B. Beaulieu, N. P.	- - - - -	Kakouna.

PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU et Cie., Bureau de l'Artisan et du Ménestrel.

054
M543

Canadiana



ANNUAIRE MUSICAL

PARTIE MUSICALE.



Vol. I.]

[No. 6 et 7

JUANINA.

Paroles de M. A. Porte, — Musique de Marmontel.

POUR UNE VOIX DE BASSE.

Allegretto.

PIANO.

The musical score consists of two systems of piano accompaniment. Each system has a treble clef staff and a bass clef staff. The key signature is one flat (B-flat), and the time signature is 6/8. The first system contains four measures of music, and the second system contains four measures, ending with a double bar line. The notation includes various note values, rests, and accidentals.

JUANINA.

M. de A. L.

A l'ho-ri-son pas un nu-a-ge.

On lè-ve l'ancre; il faut par-tir!

De-bout Pé-blo! de l'é-qui-pa-ge,

En-tends-tu la voix re-ten-tir? Ah!

This system contains the first musical system. It features a vocal line in a soprano clef and a piano accompaniment in a bass clef. The key signature has one flat (B-flat), and the time signature is common time (C). The lyrics are "En-tends-tu la voix re-ten-tir? Ah!".

Quand la syl-phi-de vo-le, En sil-lon-nant les flots, Sa ver-

This system contains the second musical system. It features a vocal line in a soprano clef and a piano accompaniment in a bass clef. The key signature has one flat (B-flat), and the time signature is common time (C). The lyrics are "Quand la syl-phi-de vo-le, En sil-lon-nant les flots, Sa ver-".

te bandero - le Est l'es-poir qui con-so-le le cœur des ma- te

This system contains the third musical system. It features a vocal line in a soprano clef and a piano accompaniment in a bass clef. The key signature has one flat (B-flat), and the time signature is common time (C). The lyrics are "te bandero - le Est l'es-poir qui con-so-le le cœur des ma- te".

JUANINA

lots. Oh ! Oh !

Oh !

Oh !

II.

Péblo part; mais son cœur soupire;
 Car Juanina, les yeux en pleurs,
 Envoie un baiser au navire
 Et sur les flots lance des fleurs;
 Ah!
 Quand la sylphide vole
 En sillonnant les flots,
 Sa verte banderolle
 Est l'espoir qui console
 Le cœur des matelots.
 Oh! Oh!

III.

Péblo dans sa douleur amère,
 Au départ doutant du retour,
 Donne une larme à son vieux père,
 Un souvenir à son amour!
 Ah!
 Quand la sylphide vole
 En sillonnant les flots,
 Sa verte banderolle
 Est l'espoir qui console
 Le cœur des matelots.
 Oh! Oh!

IV.

La sylphide aux sabords d'ébène,
 A la proue éclatante d'or,
 S'enfuit vers la rive lointaine,
 Et Juanina redit encor :
 Ah!
 Quand la sylphide vole
 En sillonnant les flots,
 Sa verte banderolle
 Est l'espoir qui console
 Le cœur des matelots.
 Oh! Oh!

LE VIEUX DRAPPEAU.

Paroles de J. B. Beranger—Musique de Mlle Th. Foulquier.

Je me souviens de nos jours
 quand nous étions si vaillants
 et que nous étions si fiers
 de nos drapeaux et de nos
 couleurs
 et que nous étions si fiers
 de nos drapeaux et de nos
 couleurs

CHANT.

De mes vieux com-pa-gnons de gloi- - re Je

GUITARE.

viens de me voir en-tou- ré
 Nos sou-ve-nirs m'ont é-ni-

LE VIEUX DRAPEAU

vré, Le vin m'a ren- du la mé-moi- - - re: - - - Fier de mes ex- ploits et des

leurs, J'ai mon dra- peau dans ma chau-miè- - re, Quand se-coù-rai-je la pous-

siè- - - re, Qui ter- nit ses no- bles cou- leurs, Quand se- coù- rai-je la pous-

siè- - - re Qui ter- nit ses no- bles cou- leurs,

II.

Il est caché sous l'humble paille
 Où je dors pauvre et mutilé,
 Lui qui, sûr de vaincre, a volé
 Vingt ans de bataille en bataille !
 Chargé de lauriers et de fleurs
 Il brilla sur l'Europe entière.
 Quand secourrai-je la poussière
 Qui ternit ses nobles couleurs ?

III.

Ce drapeau payait à la France
 Tout le sang qu'il nous a coûté :
 Sur le sein de la liberté,
 Nos fils jouaient avec sa lance.
 Qu'il prouve encore aux oppresseurs
 Combien la gloire est roturière !
 Quand secourrai-je la poussière
 Qui ternit ses nobles couleurs ?

IV.

Son aigle est resté dans la poudre,
 Fatigué de lointains exploits :
 Rendons-lui le coq des Gaulois ;
 Il sut aussi lancer la foudre.
 La France, oubliant ses douleurs,
 Le rebénira, libre et fière.
 Quand secourrai-je la poussière
 Qui ternit ses nobles couleurs ?

V.

Las d'errer avec la victoire,
 Des lois il deviendra l'appui.
 Chaque soldat fut, grâce à lui,
 Citoyen aux bords de la Loire.
 Seul il peut voiler nos malheurs ;
 Déployons-le sur la frontière.
 Quand secourrai-je la poussière
 Qui ternit ses nobles couleurs ?

VI.

Mais il est là près de mes armes ;
 Un instant osons l'entrevoir.
 Viens, mon drapeau ! viens, mon espoir !
 C'est à toi d'essuyer mes larmes.
 D'un guerrier qui verse des pleurs
 Le ciel entendra la prière :
 Oui, je secourrai la poussière
 Qui ternit tes nobles couleurs !

FIN.